

L'économie est pour tout le monde une ressource assurée, et l'on peut dire qu'il n'y a de misérables que les gens qui veulent l'être. Oui, il n'est point de métier qui ne puisse mettre celui qui l'exerce à l'abri du besoin, et même lui procurer avec le temps un modeste bien-être, pourvu que, fidèle aux prescriptions de la prudence et ne se chargeant pas d'un fardeau trop lourd pour ses forces, il emploie sagement le présent à préparer l'avenir. Tous tant que nous sommes, nous avons à notre disposition cette pierre merveilleuse qui transforme le cuir en or : cette pierre, c'est l'économie, aidée de l'épargne, qui change les gros sous en papier-monnaie et le papier en coupons de rente.

Je vais, à ce sujet, vous citer un exemple. Il s'agit de deux hommes qui n'étaient pas des ouvriers, mais dont la position, par l'assujettissement continué au travail qu'elle exige, se rapprochait de cette condition.

Tous deux, il y a vingt ans, entrèrent ensemble en qualité de professeurs dans une école, où leur traitement annuel était de deux cent piastres. Des leçons particulières ou des occupations analogues qui absorbèrent toutes leurs heures, élevèrent à \$250 le chiffre de leur recette annuelle.

Tous deux, doués du caractère le plus honorable, avaient cette haute moralité et ces habitudes sévères qu'exigeait leur profession.

Mais l'un savait compter ; préoccupé des éventualités de la vie, il se refusait à toute dépense inutile, et il n'était pas de si petite économie qui fût indifférente à ses yeux : ses économies ne restaient pas un seul jour improductives.

L'autre ne comptait jamais, ne prévoyait rien ; les grandes économies lui semblaient impossibles, les petites insignifiantes.

Au bout de vingt ans, le premier possédait un joli capital ; le second ne possédait absolument rien.

Une disgrâce, une maladie qui serait survenue aurait trouvé le premier sur ses gardes, aurait livré le second à toutes les horreurs du besoin.

Et cependant, je puis vous l'assurer, moi témoin de toute la vie de l'un et de l'autre, le second, pendant ces vingt années, n'avait guère eu plus d'amusements et de plaisir que le premier.

Mais le fruit du travail, qui dans les mains de l'un s'était conservé, accumulé, reproduit, s'était fondu dans les mains de l'autre, sans presque qu'il sut comment.

Vous le voyez, pour arriver à l'aisance, le se-

cret est bien simple et à la portée de tout le monde : dépenser moins qu'on ne gagne, et, pour cela, savoir réfréner ses désirs, se priver de ce qui n'est pas nécessaire, et ne jamais regarder comme nécessaire ce dont on peut raisonnablement se passer. Pour chaque plaisir inutile dont on aura eu aujourd'hui la force de se sevrer, on recueillera plus tard un plaisir réel, cent fois plus vif et plus durable.

Mais nous nous créons mille besoins imaginaires, nous cédon's à une infinité de fantaisies, et au lieu de régler notre dépense sur nos véritables besoins nous la réglons sur nos ressources ; heureux encore quand il ne nous arrive point de les dépasser.

C'est là ce qui perd l'avenir d'un si grand nombre d'ouvriers. Ceux qui gagnent par jour \$1.00 ou \$1.50, ne savent pas se décider à vivre comme s'ils gagnaient moins. Si cependant leur salaire était moindre, il faudrait bien s'en contenter. "Moi, dira un ouvrier, je ne gagne que \$1.00 par jour, je ne puis rien économiser là-dessus." Comment donc font ceux qui gagnent moins ? Ils vivent, n'est-ce pas ? Eh bien, faites comme eux.

### *Le protestantisme n'a pas le signe de la sainteté.*

Maintenant nous demanderons si l'on peut regarder comme un miracle la rapide extension d'une religion qui flattait les passions de toutes les classes de personnes, qui attirait les chefs des Etats par l'appât des biens de l'Eglise, qui promettait au peuple la liberté, qui employait tour à tour la ruse et la violence, qui effrayait les esprits chancelants par l'aspect des plus horribles supplices, et cela surtout dans un moment où en Allemagne, son foyer, le troupeau n'était gardé que par des loups ou des bergers endormis ? Des protestants eux-mêmes, on avoué que ce n'est pas l'autorité de l'Evangile mais le pouvoir des grands de la terre qui a fait recevoir le protestantisme. C'est ce que dit entre autres, l'assemblée des ministres de Briege en termes fort crus : "L'opposition diamétrale entre l'ancienne Eglise et les nouvelles formes ecclésiastiques mettait ces dernières dans la nécessité, si elles ne voulaient pas se dissoudre complètement, ce qui était impossible, d'opposer la force à la force pour défendre leur existence" [*Felde*, p. 52].

Voilà ce que nous avons à dire sur les ma-